

LBRIS

We know  
books

Adrian Popescu

# La Marche des Rois

*Nouvelle édition*

Traduit du français par **Rodica Baconsky**

LIMES  
2023

## Sommaire

La Caravane .....	7
La tentation .....	27
La provocation .....	43
La Maison de Lazare.....	69
Jérusalem.....	86
À la cour d'Hérode.....	107
Bethléem .....	125
Épilogue .....	144

## La Caravane

L'odeur du sapin remplit la maison : odeur de terre, d'air froid, revigorant, aux senteurs de neige et de mousse gelée. Un petit arbre de Noël aux reflets argentés, droit, raide – un sauvageon – attend. Nous allons le décorer ce soir, tout comme des millions de chrétiens depuis des siècles. La fête nous rend la tendresse de nos premières années, nous redevenons des gosses qui attendent l'Enfant céleste. Autour des lèvres, les plis s'effacent et, ces jours bénis de la Nativité, le monde entier rajeunit. Dans leur chambre, j'entends mes deux fils parler avec animation, anticipant la joie du cérémonial ; le temps qu'ils se mettent d'accord, je pourrais me permettre quelques instants de repos dans mon vieux fauteuil.

Ce n'est que maintenant que je remarque le motif du tissu, fatigué depuis le temps, je le regarde attentivement. C'est comme un tourbillon, des spirales qui s'enlisent dans une ondulation de sables vagues, comme modelés par les caprices du vent et, d'un coup, surpris, j'entends une voix toute proche qui parle dans une langue bizarre que je comprends, par quel miracle ? Je rêve ? Le temps d'un instant, je regarde mes pieds : on dirait les pieds d'un *autre*, des pieds étranges, comme détachés. Quelle bêtise, je me dis. Je fais bouger les orteils ; j'admire le fini délicat de ce *mécanisme* vivant, agile,

inégalable dans sa perfection. Pourtant rien de plus ordinaire, cinq doigts d'un côté, cinq de l'autre, les ongles coupés court, arrondis ; le talon est légèrement épaissi, l'œuf de la cheville un peu proéminent. Quelle ineptie, ce n'est que des pieds... Et puis, là, j'en ai le souffle coupé, car ils sont nus, mes pieds : ils sont bronzés, cependant que du sable les recouvre d'une couche mince, d'une croûte fine, comme il vous arrive au bord de la mer, après une journée brûlante, quand on a beaucoup marché sur la plage, qu'on a remué le sable dans une course libre, heureuse, à redécouvrir le corps. D'instinct, je porte ma main droite à la cheville pour me toucher, comprendre ce qu'il m'arrive, dans l'espoir que quelque chose de palpable mette fin à ma confusion. J'en tâte avec un étonnement grandissant la peau rêche, c'est pourtant mon pied, ma peau, plus jeune, il est vrai, plus foncée aussi, plus sèche à cause de la chaleur accablante. Je me redresse en m'appuyant sur les bras et... surprise : mon fauteuil s'est envolé, je suis assis sur un tas de chiffons qui me font comme un énorme coussin. Je me lève doucement : tout autour rien que des besaces, des sacs, qui me rappellent ces colis informes, ficelés de partout, que l'on voit encore aux arrêts des bus, à la campagne, ou dans les petites gares, et que des personnes âgées traînent avec une sorte de fierté. C'est bien des besaces, taillées en un tissu épais, jadis blanc, comme brûlé maintenant par endroits, là où les rayons du soleil ont atteint la laine en la faisant jaunir, y mêlant parfois des éclats de rouge, on dirait le dégradé chromatique des sanguines d'octobre. Mais, nom de Dieu, qu'est-ce que je fais là ? Je touche la plus proche, il y a quelque chose de dur dedans, une cassette, me disent mes doigts qui explorent

l'intérieur. « C'est quoi, ça ? », je n'arrive pas à répondre à ma question, qu'une voix d'homme aux inflexions sévères, et dont le ton hautain me fait courber l'échine, articule clairement : « Adri, toute chose en son temps ! ». Comment sait-il mon nom et de quel droit m'interpelle-t-il ainsi ? Je me mets debout, je suis pieds nus, c'est comme ça, je suis bien pieds nus et après ? Je porte un pantalon ample, évasé à partir des genoux jusqu'en bas, et une blouse – non pas la chemise avec ses banals petits boutons blancs –, une blouse jaune, usée, ordinaire. Je la regarde de près, *du lin grossièrement tissé*, je me dis, et je pense à la chemise que je mets d'habitude à la mer, toujours en toile de lin, mais toute fine et fraîche. « As-tu pris soin de l'âne ? », me cloue sur place la voix de celui qui est maintenant près de moi et qui, lui, est vêtu de manière étrange : des pantalons fort amples aussi, mais serrés à la cheville, une tunique de coupe orientale, aux manches blousantes, des sandales en cuir attachées avec des lanières. Et je m'entends dire alors : « Oui, Maître. Le chameau du très illustre Mage, ainsi que l'âne de votre humble serviteur, pour Vous suivre. » C'est à ne pas y croire...

Du coup, je me rappelle la journée : partis à l'aube, nous avons marché jusque vers midi. C'est l'hiver, ça j'en suis sûr. La nuit passée, il a fait très froid, j'ai grelotté sous ma tente étroite, après avoir monté, avec les deux autres serviteurs, celles de nos maîtres. Je suis au service d'un sage, un astrologue, qui s'appelle Balthazar. Comment je le sais ? Je l'ignore, en tout cas, ce n'est ni d'un quelconque esprit farfelu, ni d'un orgueil insensé que me vient cette certitude, c'est plutôt une sorte d'évidence qui me fait dire et faire ce que me dicte

une voix intérieure. Si je m'y refuse et ne fais qu'à ma tête, je le regrette aussitôt ; je me trouve dans un état d'agitation, de déroute, d'amertume sourde, de mécontentement où les choses finissent par perdre leurs contours, prennent des allures chaotiques, se fondent l'une dans l'autre, s'effilochent, leurs couleurs se troublent, s'estompent dans un *continuum* grisâtre... Or, miracle, dès que j'obéis à la voix qui me guide en douceur, tout – de la petite veilleuse en glaise sur le bord de laquelle une main adroite a tracé une spirale et que je suis en train de préparer pour la nuit, jusqu'au palmier souple devant la tente d'où je viens de sortir – reprend forme, rentre dans sa matrice et les couleurs redeviennent brillantes, d'une réconfortante fraîcheur.

Je ne dois qu'obéir et la sensation de plénitude et de vivacité me comble, bienfaisante. Mais là, j'avoue, je ne sais pas, est-ce bien moi ou un autre qui a frotté la croupe de l'âne avec un bouchon de paille et tendu aux lèvres placides et ruminantes du chameau ces brindilles séchées par le soleil du désert, à travers lequel nous voyageons depuis des jours ? C'est, certes, vrai du moment que je m'en souviens ; c'est encore moi qui ai préparé, avec le serviteur de l'autre mage, le déjeuner frugal : du pain azyne, cuit à petit feu, sur une pierre brûlante. Un feu de camp.

Depuis peu nous formons un groupe, nous sommes six, trois maîtres et trois serviteurs avec nos trois chameaux et trois ânes, hommes et bêtes qui se sont rencontrés miraculeusement et se sont reconnus, tels ceux qui pratiquent longtemps la même profession, ont les mêmes idéals et vivent à peu près de la même manière. Nous nous sommes donc

LIBRIS | We know books

retrouvés un matin, après le passage du Jourdain, à la source dite de l'Ange ; venus de trois directions différentes, nous suivions l'étoile qui avait voyagé tout ce temps au-dessus de nous et qui, la nuit, s'arrêtait elle aussi, en attendant que nous reprenions la route. Maintenant que nous sommes ensemble, il suffit que nous nous regardions pour que la confiance, une joie vive, un état de bonheur doux nous animent ; des choses les plus humbles à la prière solennelle du matin, quand nous confions au Créateur nos actions futures et nos pensées, nous partageons tout. En Lui demandant aide et conseil, moi, je Le prie surtout de me parler clairement, de mettre fin aux hésitations et aux incertitudes qui ne cessent de m'assaillir, ai-je tort ? Est-ce là Sa volonté ? La mienne ? Qu'Il me donne le dévouement de Samuel qui, réveillé au milieu de la nuit, courut chez son maître, pressé de lui obéir, ne sachant pas que Celui qui lui parlait était le Maître du Ciel et de la Terre. Désireux, brûlant, prêt à accomplir Sa Volonté, à deviner même Son intention, je veux être pareil à lui et pouvoir dire en un souffle : « Me voici, car Tu m'as appelé ». Et, comme lui, poursuivre de tout cœur : « Parle, car Ton serviteur T'écoute ! »

Surgi de nulle part, soudain, un souvenir d'enfance me trouble : j'ai dans la bouche comme le goût des galettes, dont la pâte sans levain était fruste et saine, une sorte de pain azyme que je mangeais, petit, chez les Juifs avec lesquels je jouais ; il était blanc, marqué çà et là par la grille noire du four rudimentaire où on l'avait fait cuire et qui l'avait rendu croquant. Le regard perdu, je me rappelle : nous étions un groupe de joyeux gamins d'une petite ville du Nord, à laquelle

le mélange des races donnait un air de cité cosmopolite, Rad-U-Tim, le bourg de mon enfance. Nous courions à travers des terrains vagues, voisins de la rivière qui traversait la ville en la coupant en deux presque symétriquement, nous nous perdions dans le jardin de l'Archer, ainsi nommé parce que c'était là qu'avaient lieu les tirs à l'arc, nous nous cachions dans les buissons, nous apprenions des mots dans d'autres langues et surtout nous regardions avec un infini respect ma grand-mère qui en parlait sept. Sa profession modeste, mais combien utile, surtout à Rad-U-Tim, où elle était la seule sage-femme, l'avait mise, dès sa jeunesse, en contact avec les familles des diverses tribus dont elle avait appris les langues. Quand elle commença à gagner des sous – il y eut une année où beaucoup d'enfants naquirent dans le bourg, ce furent des garçons pour la plupart et les vieilles disaient qu'il y aurait la guerre et peu de temps après l'empereur des Parthes vint guerroyer dans nos contrées et ses soldats nous firent une peur bleue, tant ils étaient féroces – et à se faire une petite fortune, elle eut l'idée de me faire manger ce que mangeaient les enfants des Juifs riches. C'est ainsi que je connus les délices du cou d'oie farci et bien gras : la peau du gosier de l'oiseau était farcie avec un mélange fait du foie, du cœur, de la graisse de la pauvre volaille et de fines herbes hachées menu. Dans le lait que je buvais flottaient toujours des morceaux de beurre qui fondaient dans le liquide brûlant. Mais la guerre arriva et moi, enfant niais, je me réjouissais à la vue de ces cavaliers parthes et de leurs longues lances jusqu'à cet après-midi où j'entendis les cris d'une jeune fille, Lydia, celle qui nous contait des histoires drôles et dont je me souviens, aujourd'hui encore,

avec un sourire de tendresse. Lydia courait en criant en amont de la rivière et, après le tournant que celle-ci faisait juste derrière la maison de nos voisins, elle disparut, je ne la vis ni ne l'entendis plus, seuls les sabots de chevaux faisaient trembler la terre. Vers le soir, elle vint chez nous tout effrayée, mais saine et sauve ; il semble que le Seigneur ait empêchés les barbares de la voir, la cachant aux yeux de ces fauves : Lydia avait grimpé dans un saule dont le feuillage abondant l'avait cachée aux regards. Comme les cavaliers étaient assez ivres pour avoir bu du vin de figues qui vous monte à la tête, ils n'avaient pas pensé à regarder en haut. Ainsi Lydia leur échappa-t-elle et dormit chez nous cette nuit-là, à mon grand plaisir. Je savourais son odeur suave de propreté et de sueur, on eût dit la transpiration d'un lys, sans rien de sensuel, au contraire, âpre et douce à la fois, le parfum chaste d'un corps plein d'énergie, que des désirs impurs n'avaient point souillé... Je m'oubliais donc avec ceux de mon âge dans d'interminables jeux et le temps passait indulgent. Les rites et les rituels, la foi des fidèles qui n'auraient manqué pour rien au monde les offices du Temple, où brûlait la sainte Menora du peuple hébreu, avec les sept bras ouverts porteurs de la prière adressée à Jahvé, ne m'étonnaient plus. Je portais au cou un petit sachet où ma mère, soucieuse de me protéger, avait caché un talisman, un grain de camphre et une gousse d'ail ; le premier contre les arnaques des méchants, le second contre les maladies et le dernier contre les serpents. L'ail, nacré comme une perle, c'était moi qui l'avais épluché, sorti de sa chemise et, au besoin, j'allais l'avalier, pour échapper au danger. Des voyageurs avaient eu la vie sauve pour l'avoir fait, disait-on, et

nous, les enfants, nous croyions dur comme fer à ces histoires. De toute façon, lors des grandes chaleurs de l'année, les habitants de Rad-U-Tim se gavaient d'ail. Ainsi trompaient-ils les esprits maléfiques et les serpents, mais évitaient aussi les maladies du ventre, dues à ce tas de misères que contenait le liquide tiède et trouble qu'on était obligé de boire là, dans le Moyen Orient. C'est là aussi que j'appris à presser du citron dans l'eau ou à y mettre un peu de zeste. Si fade fût-elle, la goutte de jus acidulé lui donnait de la saveur. Aujourd'hui encore, quand j'ai des citrons à la maison, je fais de même ; inconsciemment, les lieux et les visages me reviennent alors et, avec eux, l'agréable parfum des temps jadis.

Mais trêve de rêverie... il se fait tard, le moment du repos obligé entre midi et la neuvième heure – c'est ainsi qu'on l'appelle par ici – est passé. Nous devons parcourir encore un bon bout de chemin jusqu'au soir et je vois que notre étoile s'est doucement mise en route. Dans quelques instants, nous allons repartir dans la formation connue : devant, les trois maîtres sur leurs chameaux, puis moi, Mica, le serviteur du Mage Melchior, et Sem, qui sert le Mage Gaspard. Melchior est drapé dans une sorte de cape dorée à capuche ; tout son être rayonne d'une bonté infinie, cependant que son regard vous transperce jusqu'au tréfonds du cœur. L'autre maître, Gaspard, vêtu à la persane, porte contre sa hanche une épée sertie de diamants ; c'est, pour ainsi dire, notre seule arme, qui sert plutôt à compléter sa tenue élégante. Nous, nous n'avons pas besoin d'armes. Les prières, les invocations ou, alors, une offrande pure – une colombe, un agnelet d'une semaine –

valent plus qu'une centaine de cavaliers armés jusqu'aux dents. La fumée de l'encens, qui accompagne la prière, mêlée à celle de l'offrande, nous rapproche de L'Éternel. Qui nous vient en aide dans les grandes et les petites choses. Pour vous dire, vers midi, une de ces bandes de brigands qui hantent le désert est passée tout près de nos tentes ; l'étonnement et la peur m'ont cloué sur place. Je voyais leurs barbes hirsutes et, autour du cou, les fichus colorés tachés de graisse (était-ce du mouton ?). Au cou du plus jeune, une rougeur purulente : le sable et la saleté s'étaient accordés pour pourrir la chair du pauvre voleur. Si j'avais éternué, disons, ou si j'avais toussé, ils m'auraient certainement entendu. Or, rien. Je suis resté sans bouger, mais il est quand même curieux qu'ils ne nous aient pas aperçus. Du coin de l'œil, je regardai mon maître et il me sembla surprendre l'ombre d'un sourire sur son visage sans rides et un léger mouvement de tête à l'adresse de Melchior, sorti lui aussi devant la tente. Du côté des hommes donc, il ne fallait rien craindre. Restaient les scorpions et, rarement, les serpents du désert, mais nous choisissons toujours avec soin les lieux de repos, loin des buissons séchés, plutôt dans une vallée formée entre deux collines de sables, à moins que nous ne couchions auprès d'une source ou d'un lac minuscule, dans l'heureux mirage d'une nuit d'oasis. Nous évitions de nous attarder dans des endroits trop fréquentés, l'étoile nous conduisait loin du grouillement des foules.

Nous avançons ainsi, habitués désormais, ou peu s'en fallait, à la chaleur de midi et au froid des soirs ; souvent le matin, je pensais, frissonnant, à ces heures de ténèbres quand tous mes vêtements et la couverture, qui protégeait d'habitude

les outres d'eau, arrivaient à peine à me défendre contre le scintillement glacé des étoiles et contre les tourbillons de sable que soulevait parfois un coup de vent pervers. *Quelqu'un*, semblait-il, n'aimait pas notre voyage et ce quelqu'un ou ce quelque chose nous aurait mis en pièces, s'il avait eu l'accord du plus fort que lui, du Tout-Puissant, qui semblait cependant le tolérer. J'avoue que certaines nuits étaient fort éprouvantes et que le doute m'empoisonnait : et si tout n'était que folie, et si l'étoile n'existait que dans mon esprit malade et dans celui des cinq autres voyageurs ? Ce qui était curieux, c'était qu'après une nuit agitée sur mon « lit de fortune », comme j'aimais le dire en plaisantant le matin, l'un des maîtres m'adressait des paroles dont le double sens semblait faire allusion à mes angoisses nocturnes. Il me disait : « Ce n'est pas l'esprit, mais le cœur qui vous mène au but », et je ne savais plus s'il s'agissait du fil d'eau que j'avais découvert la veille au soir avec un cri de joie, au moment même où nous avions perdu tout espoir, ou s'il répondait à une question ardue qui m'avait torturé pendant la nuit.

Un jour, Mica, le serviteur de Melchior, me raconta la prophétie d'une sibylle, celle de Cumès, si je ne me trompe, annonçant à Auguste qu'un enfant allait naître qui serait l'Empereur des Empereurs. À Rome – celle qui maîtrisait, grâce à ses légions, les terres depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la Pannonie et depuis les Pyramides jusqu'à l'Elbe et la Scythie Mineure, d'où l'on faisait venir dans la cité située sur le Tibre le miel et le blé – la prédiction avait surpris. Elle avait surtout contrarié Auguste qui devait s'interroger : comment se